SAINT-ALBERT.

EXTRAIT DES LETTRES ADRESSÉES AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Le R. P. Fafard écrit de Saint-Albert, à la date du 3 octobre 1876 :

... Huit jours après mon ordination, je recevais mon obédience pour aller exercer le saint ministère au milieu d'une population de métis, d'environ 800 âmes, hivernés au lac du Bœuf. Je fus très-content et je remerciai le bon Dieu de vouloir bien m'employer sitôt à l'œuvre sublime du salut des âmes. Sans doute pour m'encourager, Dieu a daigné verser d'abondantes bénédictions sur les débuts de mon ministère. Ce n'était pas sans une certaine appréhension que Mgr Grandin s'était vu contraint de me confier ce travail, et moi-même j'étais loin d'être sans inquiétude à cause de mon inexpérience.

Je venais à peine d'arriver à ma mission, qu'on vint m'appeler auprès d'un vieillard dangereusement malade. Je me hâtai de répondre à l'appel et de lui porter les secours et les consolations de notre sainte religion. Sa joie fut grande en me voyant arriver; depuis le commencement de sa maladie, il ne cessait de demander à Dieu de ne point mourir sans avoir eu le bonheur d'être visité par un prêtre. Il fit sa confession, malgré de vives douleurs qui lui arrachaient des cris. Je remerciai le Seigneur de m'avoir permis d'arriver à temps pour administrer les derniers sacrements à ce cher malade.

Le lendemain, après la messe, je visitai toute cette population qui m'entourait. Je reçus partout un bon accueil, ces pauvres gens paraissaient si heureux de me voir ! Ils répondirent à l'invitation que je leur fis d'assis-

ter chaque matin à la sainte Messe et chaque soir à la prière. Je profitai de leur réunion pour leur faire chaque jour une instruction qu'ils écoutaient avec la plus grande attention.

Pendant les premiers jours je fis de nombreux baptêmes. J'ai administré ce sacrement à 80 enfants et à 6 adultes, dans le courant de l'hiver et de l'été. Aux approches de la fête de Noël, je pressai tous ceux qui savaient le français de s'approcher des sacrements. Environ 80 répondirent à mon appel et à la messe de minuit j'eus la joie de distribuer la sainte communion à 60 d'entre eux. Que je fus heureux, dans cette sainte nuit, de célébrer la naissance de notre Sauveur au milieu de cette population de métis que j'aimais tant déjà et dans cette modeste et pauvre chapelle qui me rappelait si bien l'étable de Bethléem ! Quelle heureuse coïncidence pour moi de commencer ma carrière de Missionnaire et de sauveur d'âmes cette même nuit où Notre-Seigneur apparut sur la terre pour être le Sauveur du genre humain ! Je n'entendis pas les concerts des anges célébrant la venue du Messie, mais les cantiques de nos bons métis ne m'en remplirent pas moins d'émotion, et j'oubliai dans cette circonstance les cérémonies pompeuses dont cette fête est l'occasion dans nos belles cathédrales.

Les fêtes qui suivirent furent bien sanctifiées. Les démonstrations de joie me parurent cependant excessives ; j'en fis l'observation, et aussitôt on mit fin au repas et aux danses.

Je fus vivement touché, au premier jour de l'an, en voyant tout le monde s'empresser autour de ma petite maison pour me souhaiter la bonne année et me demander ma bénédiction. L'esprit de foi et les bonnes dispositions de ces chers métis me faisaient espérer que je serais bien au milieu d'eux ; je ne me suis pas trompé.

Peu de jours après le commencement de l'année, je suis allé visiter des malades dans deux camps de métis éloignés d'environ 30 milles de la mission. J'en profitai pour leur annoncer le jubilé qui allait être prêché au lac du Bœuf. Le R. P. Lestanc vint me rejoindre, à cet effet, un peu après l'Épiphanie, et aussitôt nous avons commencé ces saints exercices, qui ont duré quinze jours. Nous donnions deux instructions par jour, l'une en cri, par le R. P. Lestanc, et l'autre en français, par moi. A l'exception de deux ou trois personnes, tout le monde a fait son jubilé. On a pu constater avec bonheur le bien extraordinaire opéré par ces saints exercices. Le R. P. Supérieur passa encore quelques jours avec moi et en profita pour aller visiter un autre camp de métis.

Depuis le commencement de janvier jusqu'à Pâques, j'ai fait le catéchisme, le matin, aux enfants, et le soir à un certain nombre de jeunes-gens ignorants et à de pauvres sauvages. J'avais cent enfants qui ont assisté régulièrement à ces catéchismes. J'ai dû me livrer avec ardeur à l'étude de la langue crise, car ces enfants ne comprenaient pas le français, et j'ai été assez heureux pour pouvoir entendre les confessions en cette langue, à l'époque des fêtes de Pâques. J'étais seul alors, le R. P. Lestanc m'avait quitté au commencement de mars. Tous nos métis, excepté cinq ou six hommes, ont rempli leur devoir pascal, et le jeudi saint les enfants ont fait leur première communion.

Vers le 15 mai, je quittai le lac du Bœuf, après avoir vainement attendu Mgr Grandin qui devait venir confirmer les enfants, et je suivis, dans leurs courses à travers la prairie, pendant tout l'été, une partie des métis qui avaient hiverné à la mission. Chemin faisant, je rencontrai beaucoup de sauvages et de métis qui n'avaient pas vu le prêtre de tout l'hiver. Un grand nombre profitèrent

de ma présence pour faire leurs pâques et leur jubilé. Le travail ne me manqua pas. C'est dans la prairie surtout que ces pauvres gens ont besoin du prêtre ; la vie qu'ils mènent et ces chasses dangereuses les exposent à des périls de toute nature. Chaque jour, je faisais le catéchisme aux enfants, et tous les soirs je réunissais le camp pour la prière et la récitation du chapelet. J'avais aussi la consolation d'avoir toujours quelques auditeurs assidus à ma messe.

J'ai rencontré quelques camps de Cris et de Pieds-Noirs. Hélas ! le nombre de ceux d'entre eux qui mènent une vie véritablement chrétienne est encore bien petit. Il m'a été pénible de constater que le démon a encore tant d'adorateurs dans notre territoire. Un certain nombre sont baptisés, mais leur vie est loin d'être édifiante et ils demeurent attachés encore à beaucoup de leurs anciennes superstitions. Je les ai en vain exhortés à venir assister à mes catéchismes, ils ne pouvaient consentir à se joindre aux métis. Que je serais heureux d'être envoyé au milieu d'eux pour essayer de les arracher à cette cruelle tyrannie du démon !

J'ai eu la consolation de baptiser cet été une femme crise appartenant à la religion protestante. J'étais allé la visiter lorsqu'elle était bien malade. Elle me manifesta le désir d'embrasser notre sainte religion; je l'instruisis pendant quelques jours et, la voyant bien disposée, je l'admis au saint baptême. Elle mourut peu après, fort contente, après avoir reçu les derniers sacrements. Enfin, le 5 septembre, je rentrai à Saint-Albert après une absence de neuf mois. Je vais rester ici jusque vers Noël; Monseigneur tient beaucoup à me garder quelque temps près de lui pour me faire subir mes examens et aussi pour me donner la consolation de jouir des douceurs de la vie de communauté. Je repartirai pour aller hiverner

avec les métis, qui seront dispersés çà et là aux endroits les plus favorables pour la chasse au buffle.

A. FAFARD, O. M. I.

CAFRERIE.

LETTRE DU R. P. GÉRARD AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Sainte-Monique chez les Basutu, 22 novembre 1876.

MON RÉVÉRENDISSIME ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

C'est vers la fin de février de cette année que je quittais Motsi wa M'a Jesu pour me rendre à Natal et surveiller l'impression de deux livres en sisutu. J'étais accompagné d'un jeune chrétien; nous eûmes à traverser quelques grandes rivières à la nage, tantôt sur un paquet de joncs, tantôt nous tenant par une cheville enfoncée dans un tronc d'arbre flottant. Notre voyage, qui se faisait à cheval, dura dix jours; la plupart du temps nous dormîmes à la belle étoile; nous eûmes entre autres une nuit bien humide et froide. La pluie et la nuit nous surprirent dans une des gorges noires et étroites du Drakensberg, sans autre abri que notre couverture et un petit manteau. Nous passâmes la nuit accroupis sur nos talons, appuyant nos têtes sur la selle de nos chevaux, et tâchant de donner ainsi un peu de pente à la pluie pour qu'elle ne nous pénétrât pas entièrement.

Un autre jour nous fûmes plus heureux. Nous reçûmes l'hospitalité chez un bon fermier hollandais qui nous voyait passer près de sa maison vers le déclin du jour. Il était sourd, mais pas muet; sa femme non plus n'était pas muette. A l'aide de mon jeune chrétien mosutu, qui savait le hollandais, nous entretînmes une longue et intéressante conversation. Ce bon fermier ressemblait à ceux de